

CLEANE dunn

SANS Avenir

Cleane Dunn

Sans avenir

© Cleane Dunn, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1730-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Partie I :
La fille du vent

Dans une ruelle, d'une ville en ruine, aux environs des années 2500, sous un ciel des plus gris, une jeune femme était poursuivie par une troupe de soldats, armés jusqu'aux dents. Profitant qu'ils soient suffisamment loin pour ne pas la voir, elle brisa une fenêtre d'une maison abandonnée depuis fort longtemps. En passant juste à côté, les soldats ne remarquèrent même pas la nouvelle dégradation et continuèrent leur chasse, comme si de rien n'était.

À l'abri, la jeune femme souffla un peu. Malgré ses habits sales et usés, elle avait énormément de charme. Sa chevelure, longue et d'une belle couleur acajou, tranchait avec sa peau laiteuse et ses yeux d'un vert profond. Très fine et élancée, elle ne pouvait pas passer inaperçue. Enfin remise de la course-poursuite, elle décida de visiter la maison.

Les habitants de cette demeure avaient dû partir précipitamment, il y avait encore des assiettes à moitié pleines sur la table. Bien sûr rien était comestible. De plus, les chaises étaient renversées. Elle vît aussi une chaise bébé, ce qui lui fit mal au cœur. Plus rien n'était comme avant. La famine, les pleurs et les cris étaient devenus le lot quotidien des femmes, des enfants les plus jeunes et des vieillards. Ces derniers ne vivaient d'ailleurs plus très longtemps, l'espérance de vie avait considérablement baissé. Les hommes, quant à eux, se battaient et beaucoup mouraient dans d'affreuses souffrances physiques et psychologiques. La vie était devenue une épreuve que peu de personnes supportait. La jeune femme continua tout de même son chemin, tout en évitant les soldats.

Sous terre, dans une salle qui servait de bureau, un jeune lieutenant entra. Il avait une vingtaine d'année, plutôt séduisant dans son uniforme de l'armée. Il avait une belle musculature, grand, les cheveux courts et blonds. Sa mâchoire carrée lui donnait un air sérieux, mais elle ne cachait certainement pas son jeune âge. Il salua son supérieur, âgé d'une cinquantaine d'année. Ce dernier avait des cheveux grisonnants. Plutôt bien portant, il était assis dans un fauteuil imposant.

« Vous m'avez fait demander général ? lâcha le jeune homme.

— Oui lieutenant Winter, j'ai une mission pour vous, répondit-il, en se levant de sa chaise.

— Je vous écoute.

— Ma fille s'est enfuie du camp Slat où je l'avais envoyée, il y a quelques mois...

— Vous voulez que je la retrouve ? coupa-t-il, motivé de montrer de quoi il était capable.

— Non ! rétorqua-t-il sèchement. Je veux que vous alliez sur le champ Alpha pour prévenir le capitaine Fisher. Il a l'ordre de me ramener ma fille.

— Vous savez que je suis son second. Je suis tout à fait apte à vous la ramener mon général, insista le jeune officier, beaucoup trop sûr de lui.

— Winter ! scanda-t-il. Je vous ne le dirai pas deux fois, est-ce clair ?

— À vos ordres mon général. »

Winter sortit, déçu de n'être pas pris au sérieux. Resté seul, le général, fort inquiet, sentait que quelque chose de terrible se tramait.

Sur le champ Alpha, une bataille faisait rage. Elle opposait deux camps, ceux au pouvoir et la résistance. Du côté des détracteurs aux dirigeants, le lieutenant Winter tenta de se rapprocher du front, pour ainsi retrouver le capitaine Fisher. Ce dernier était un homme qui imposait le respect, très souvent décoré, il était un élément essentiel à la résistance. Âgé pourtant d'une trentaine d'année, il en avait vu des missions, plus périlleuses les unes que les autres. Grand, athlétique, brun avec une barbe de plusieurs jours, son regard d'un marron profond, le rendait impressionnant. Il avait un certain charme, sans pour autant être une gravure de mode. Le lieutenant vit alors au loin son supérieur. Il était caché derrière un tas de véhicules hors d'usage. Le jeune homme avança, en évitant les rafales de balles, que l'ennemi tirait. Il passa d'un endroit à couvert à un autre jusqu'à ce qu'il arrive enfin vers son objectif.

« Capitaine ! s'écria-t-il à son niveau.

— Winter ! Qu'est-ce que vous foutez là ? lança-t-il, surpris de voir son second, entre deux séries de tir.

— J'ai un message du général Collins pour vous.

— Il ne pouvait pas envoyer quelqu'un d'autre ! Vous n'êtes pas coursier aux dernières nouvelles, s'énerva-t-il, avant de se remettre à tirer.

— Mais c'est important mon capitaine. Je me permets d'insister.

— Adams ! cria-t-il, à l'intention d'un soldat pas très loin derrière eux. Remplacez-moi. Winter venez avec moi, lâcha-t-il en s'éloignant du front. »

À quelques mètres, à l'abri des tirs, derrière un immeuble, où le calme régnait encore, le lieutenant Winter exposa l'ordre de mission du général Collins.

« Très bien Winter, je vous confie le front.

— J'aurai espéré venir avec vous mon capitaine, rétorqua-t-il, déçu.

— Et risquer de perdre encore une zone ! Il faut arrêter de rêver Winter. Une guerre fait rage ici, il ne faut surtout pas faiblir. Vous prenez le champ Alpha à nos ennemis et après on verra. Est-ce clair ?

— Très clair mon capitaine. »

Le capitaine Fisher appela deux de ses hommes, les plus éloignés du front, Loogan et Dicker et s'en alla à la recherche de la fille du général, sous le regard déçu de son second, le lieutenant Winter.

Ce dernier ordonna à un jeune soldat de prendre le commandement du champ Alpha et partit de son côté. Il voulait prouver au général et au capitaine, qu'il était capable de mener à bien une mission de sauvetage. Il en avait assez qu'on le sous-estime tout le temps. L'heure était venue de montrer qu'il méritait plus que le rang de lieutenant.

Alors qu'ils arrivaient par une petite ruelle, dans la grande rue de la ville, le capitaine Fisher et ses soldats Dicker et Loogan virent une troupe armée devant un immeuble. Ils se mirent aussitôt à couvert. Là, au deuxième étage, une personne s'élança de la fenêtre. Elle retomba dans la rue, sans encombre. L'un des soldats voulut l'arrêter, mais la jeune femme lui décrocha un direct du gauche qui lui fit perdre l'équilibre. Les autres soldats allaient la maîtriser, mais Fisher donna l'ordre d'attaquer. Dicker et Loogan se mirent à tirer sur les soldats depuis leur cachette. Le capitaine en profita pour aller à la rencontre de la jeune femme. Il l'attrapa par le bras et l'attira vers une autre ruelle. Des soldats partirent à leur trousser. Ils coururent jusqu'à une impasse. Là, ils virent une petite fenêtre au ras du sol. Ils s'engouffrèrent à l'intérieur et se retrouvèrent dans une des déchetteries de la ville.

Depuis des années, la plupart des anciennes caves des maisons et des immeubles avaient fait place à des déchetteries. Les villes ne ressemblaient plus à rien, à part à de grosses poubelles, où s'entassaient détritiques et carcasses de meubles et de voitures.

Les soldats, à leur poursuite, décidèrent de ne pas s'y aventurer. Ils préférèrent lancer deux étranges boules métalliques dans la salle où se trouvaient Fisher et la jeune femme. Avant qu'ils aient eu le temps de s'enfuir, deux Acidants sortirent des sphères. Ces deux lointains cousins robotisés de rats, lanceurs de projectiles acides, leur bloquèrent le passage vers une autre sortie. Ils se retrouvèrent alors coincés dans un coin, avec pour seule issue la fenêtre, où les attendaient les soldats.

« Eh merde ! lâcha la jeune femme.

— J'allais dire exactement la même chose, confirma le capitaine. »

Il était armé, mais n'était pas sûr de pouvoir tuer les Acidants. Sans oublier le comité d'accueil à l'extérieur de la cave. Tout ça, en évitant de se prendre une balle.

La jeune femme scruta les alentours et vit, à quelques mètres au-dessus d'eux,

une cage d'aération. Elle la montra à Fisher. Ce dernier l'aïda à monter et une fois en haut, elle lui tendit la main, pour qu'il sorte à son tour. Ils s'enfuirent, laissant ainsi derrière eux les Acidants, qui n'eurent même pas à utiliser leur projectile.

De son côté, le lieutenant Winter visitait tous les anciens entrepôts de la ville, il voulait absolument retrouver la fille du général. Arrivé dans une zone, appartenant à l'armée du roi, le jeune homme se camoufla derrière une vieille camionnette, laissée à l'abandon. De là, il vit trois hommes décharger un camion dans le hangar 23, dont la sécurité avait été renforcé par une douzaine d'hommes. Ils transportèrent au moins une dizaine de caisses. Après avoir fermé à double tour, ils partirent, en laissant six hommes, lourdement armés, autour du bâtiment. Winter en profita pour essayer de savoir ce qu'ils pouvaient bien cacher comme ça.

Les hangars du roi ne servaient, en général, qu'à entreposer des anciennes armes inutilisables. Les plus dangereuses d'entre elles, chimiques et nucléaires, étaient situées dans une zone renforcée par l'armée. Personne ne pouvait y aller, sans devenir un mort de plus. Quelque chose se tramait donc ici et Winter avait bien l'intention de découvrir ce que c'était.

Dans la cage d'aération.

« Vous êtes la fille du général Collins, n'est-ce pas ? demanda-t-il, en rompant le silence.

— Oui. Et vous, je présume que vous êtes le meilleur soldat sous ses ordres, lança-t-elle, sûre d'elle.

— Capitaine Fisher.

— Vous savez Capitaine, rétorqua-t-elle, en marquant bien le grade de son soi-disant sauveur. J'aurais pu me débrouiller toute seule.

— Vous en aviez l'air mademoiselle, c'est dingue. C'était donc une feinte quand vous avez failli vous faire neutraliser tout à l'heure ? ajouta-t-il, d'un air moqueur.

— Je ne vous ai rien demandé, s'énerva-t-elle, en n'appréciant pas du tout son humour.

— Exact. C'est votre père qui s'inquiète et je suis censé vous ramener au camp auprès de mon général. Ce sont les ordres.

— Bon petit toutou ! Il n'en est pas question, lâcha-t-elle, en s'arrêtant dans le conduit et en le regardant fixement.

— Vous n'avez pas le choix, répondit-il, tout simplement, en la poussant pour qu'elle avance.

— Dès qu'on sort d'ici, je vous laisse. J'ai d'autres choses à faire que d'obéir à un petit chien de garde comme vous, répliqua-t-elle, en reprenant la route.

— Désolé de vous décevoir mademoiselle, mais vous n'avez pas le choix.

— J'ai un prénom et c'est Faith, au cas où vous ne le sachiez pas. Alors arrêtez avec le mademoiselle, ça fait vieux aristo coincé, s'amusa-t-elle.

— Attendez une minute, dit-il, en regardant par une grille d'aération.

— Quoi encore ? »

Là, Fisher dégagea les barreaux et descendit de la gaine de ventilation. Il se retrouva alors dans une pièce, où une vingtaine de personnes, habillées en haillons, avaient élu domicile. Ils devaient être là depuis quelques semaines déjà. Ils n'avaient pas dû manger depuis fort longtemps, les enfants étaient vraiment squelettiques. La jeune femme rejoignit le capitaine. Elle fut tout de suite bouleversée par cette déchéance, que vivait la plupart de la population. En voyant les nouveaux venus, les plus jeunes se jetèrent sur eux pour leur réclamer à manger. Là, un homme, le plus âgé, 70 ans facile, prit la parole.

« Les enfants, laissez-les respirer ! Vous êtes envoyés par les rebelles pour nous aider ? demanda-t-il, rempli d'espoir.

— Non, je suis désolé, avoua le capitaine, en caressant la tête d'un petit garçon. Ça fait longtemps que vous êtes ici ? »

Une jeune femme s'approcha.

« Cela fait bien quinze jours que nous sommes coincés ici.